Histoire et archéologie de la Gaule romaine

Histoire et archéologie de la Gaule romaine

Conférences de l'année 2014-2015

Michel Reddé

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1829>

DOI : 10.4000/ashp.1829

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2016

Pagination : 118-121

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Michel Reddé, « Histoire et archéologie de la Gaule romaine », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 147 | 2016, mis en ligne le 27 septembre 2016, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1829> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1829>

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE DE LA GAULE ROMAINE

Directeur d'études : M. Michel REDDÉ

Programme de l'année 2014-2015 : *Camps militaires et enceintes civiles en Gaule et dans les Germanies.*

Le thème de recherche abordé en 2014-2015 prenait la suite chronologique de celui qui avait été traité l'année précédente (voir *Annuaire* 2013-2014). Il s'agissait alors d'appréhender la nature et la fonction des enceintes civiles et militaires de la Gaule depuis La Tène finale (LTD1), leur variation dans le temps, leur fonction, leur place dans le territoire jusqu'à la constitution du *limes* de Germanie supérieure-Rétie, la signification historique de ces phénomènes. Durant l'année académique 2014-2015, la conférence a repris l'examen de ce même thème, du milieu du III^e siècle jusque vers le début du V^e.

Après un résumé des problèmes abordés en 2014-2015, on s'est attaché à un rappel des différentes composantes de la crise de l'Empire et des sources qui permettent de l'analyser, en s'appuyant notamment sur une communication, encore inédite, du directeur d'études, présentée à l'occasion du colloque ATEG (*Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule*) de Dijon, en novembre 2012 (ATEG 3, *La place de l'État dans l'Est de la Gaule durant l'Antiquité tardive, 250-450 apr. J.-C.*). Partant d'une inscription récemment découverte à Dalheim (Luxembourg) et publiée par J. Krier dans *Gallia* 68, 2011, p. 313-340, il avait paru possible et nécessaire de s'interroger sur la chronologie de la crise et le scénario « catastrophiste », en tâchant de mieux mesurer l'extension réelle du phénomène des invasions de cette période en Gaule et la réponse de l'État. Cette communication a donc fourni le cadre de réflexion et les prémisses nécessaires à un réexamen systématique des sources de cette période.

La question de la chronologie des enceintes urbaines constituait l'un des points clefs de la question. Dès l'étude fondatrice d'A. Blanchet, *Les enceintes romaines de la Gaule : études sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises*, publiée en 1907, la date de construction offrait matière à débats : phénomène unitaire, dû à l'œuvre de la Tétrarchie (C. Jullian) ou construction graduelle (L. Homo, suivi par Blanchet) ? A. Grenier, en 1931-1934, avait repris l'ensemble de la question dans son *Manuel d'archéologie gallo-romaine* I, chap. IX à XII, considérant sans plus de preuve cette affaire comme « tranchée », ce qui était assurément prématuré. Plus récemment, R. Rebuffat avait argumenté, en s'appuyant essentiellement sur l'exemple de Jublains, en faveur de la première hypothèse. Seul le chapitre de P.-A. Février consacré à la ville tardive dans G. Duby, *Histoire de la France urbaine*, I, Paris, 1980 offrait une vision raisonnée et nuancée dans ce bloc de certitudes aussi péremptoires que contradictoires. Tout récemment, R. Brulet, dans un ouvrage coédité avec M. Reddé, R. Fellmann, J. K. Haalebos et S. von Schnurbein (*L'architecture de la Gaule romaine. Les*

fortifications militaires, 2006, DAF 100) avait reformulé de manière adéquate le cadre de la réflexion. Il convenait donc de reprendre, dans le cadre de cette conférence, l'étude archéologique de plusieurs enceintes désormais bien fouillées et bien datées.

L'étude croisée du complexe fortifié de Jublains et de l'enceinte urbaine du Mans – deux sites assez récemment étudiés – a fourni le premier exemple, à la fois pour montrer la diversité des types d'enceintes, les problèmes méthodologiques de la datation et la nature des arguments utilisés par les uns et les autres. La muraille du Mans, la plus spectaculaire et la mieux conservée de France, offre un très bel exemple d'un système défensif de l'Antiquité tardive dans lequel les préoccupations ornementales figuraient assurément au premier plan pour ses constructeurs, ce qui n'avait pas empêché ceux-ci de recourir à l'usage de très nombreux *spolia*, des blocs architecturaux récupérés d'édifices antérieurs désaffectés. Autrement dit, cette technique, généralement considérée autrefois comme la preuve d'un phénomène de construction hâtive et de destructions volontaires face à une menace barbare immédiate, pose au contraire la question de l'évolution de la ville tardive et de l'utilité effective de ses monuments publics traditionnels, dès le milieu du III^e siècle. La datation tétrarchique de l'enceinte, fondée principalement sur des analyses d'archéomagnétisme déjà anciennes, reste hautement hypothétique, quoique toujours possible ; elle ne saurait en rien s'appliquer au site voisin de Jublains dont l'évolution et la fonction même restent difficiles à interpréter, vu les « mitages » archéologiques successifs dont ce site a fait l'objet, sans parler de ses reconstructions hasardeuses, anciennes ou modernes.

En contrepoint, la publication récente de la première fortification urbaine de Mayence fournit au contraire un très bon exemple de mise en défense d'une ville de la frontière qui se fortifie méthodiquement en dégageant ses glacis, carrière naturelle des *spolia* nécessaires à la fondation. Les architectes (probablement militaires) édifient soigneusement leur muraille en l'appuyant sur une forêt de pieux. Plusieurs centaines de bois ont été soumis à l'analyse dendrochronologique qui offre une date d'abattage parfaitement assurée entre l'automne 252 et le printemps 253, antérieure par conséquent aux premiers épisodes d'invasions germaniques. Cette enceinte englobe une superficie de 36 ha – ce n'est donc en rien une ville « réduite » – et a certainement fait l'objet d'une entreprise soigneusement planifiée, comme le montre A. Heising (*Die römische Stadmauer von Mogontiacum-Mainz: archäologische, historische und numismatische Aspekte zum dritten und vierten Jahrhundert n. Chr.*, Mayence, 2008), qui a proposé un calcul crédible des moyens mis en œuvre, des méthodes et du temps de construction nécessaire (un an au minimum), du coût du chantier (entre 6 et 7,7 millions HS).

Cette étude exemplaire, qui permet assurément de reformuler nombre de questions anciennes sur la fonction et la chronologie des enceintes urbaines de l'Antiquité tardive, a offert l'occasion d'un examen plus bref mais très utile de plusieurs fortifications de cette région : celles, antérieures, de Nida ou de Ladenburg, qui témoignent essentiellement de la promotion civique de ces villes de la rive droite du Rhin dans le premier tiers du III^e siècle ; celle du camp militaire de Strasbourg, que la thèse de G. Kuhnle (dir. M. Reddé) permet de placer au contraire autour de 330 ; l'ensemble des fortifications du nouveau *limes* entre le Danube et le cours supérieur du Rhin, que les études récentes de M. Mackensen permettent d'attribuer à une série de mesures

successives prises entre le règne de Probus et celui de Dioclétien ; celle de Kastelen qui permet aux habitants d'Augst (*Augusta Raurica*) de trouver un refuge vers 276-282, avant la construction, ultérieure, de Kaiseraugst. À cette occasion ont été examinés les actes d'un important colloque publié par R. Schatzman et S. Martin-Kilcher, *L'Empire romain en mutation. Répercussions sur les villes romaines dans la deuxième moitié du III^e siècle*, Montagnac, 2011), ce qui a permis de reconsidérer les traces archéologiques d'occupations urbaines tardives.

Une attention particulière a été apportée à l'examen de l'occupation des deux sites voisins d'Oedenburg (Alsace) et Breisach (Allemagne), distants de moins de 3 km. Le premier, un site de plaine fouillé par le directeur d'études, montre une occupation qui se raréfie dans le dernier tiers du III^e siècle, au moment où l'ancien oppidum celtique de la rive droite se re-fortifie pour être réoccupé jusque vers la fin de l'époque constantinienne. On voit alors, au contraire, le site de plaine redevenir prépondérant, avant d'être défendu, sous Valentinien, par une imposante forteresse, Breisach gardant un rôle comme tête de pont de l'autre côté du Rhin. Ces oscillations d'occupation entre deux sites voisins montrent assez clairement que les recherches archéologiques sur l'occupation d'un territoire doivent mieux prendre en compte les réseaux et non les habitats considérés isolément.

Le séminaire a ensuite examiné plusieurs villes de l'intérieur de la Gaule (Boulogne, Arras, Bavai, Tournai, Cassel, Metz, Tours). Monsieur Stéphane Sindonino, assistant scientifique et technique à l'INRAP, a illustré le cas de Reims, dont le système défensif a été récemment fouillé et est bien daté de l'époque constantinienne. Monsieur D. Bayard, conservateur du patrimoine en région Picardie, responsable du Programme collectif de recherches (PCR) sur les enceintes tardives, est venu présenter l'ensemble de ce projet, conclu au printemps par un colloque qui s'est tenu à Lille. Dans ce contexte a été examinée la muraille très bien conservée de Saint-Bertrand-de-Comminges, étudiée par l'équipe britannique de S. Esmonde Cleary et J. Woods qui propose, sans beaucoup de preuves archéologiques positives, il est vrai, une chronologie situant l'édification au plus tôt à l'extrême fin du IV^e siècle, voire plus tard encore (*Saint-Bertrand-de-Comminges, III. Le rempart de l'Antiquité tardive de la ville haute*, Bordeaux, 2006). Cette publication s'inscrit dans la suite des réflexions développées par L. Maurin sur les enceintes tardives d'Aquitaine. Le cas de Paris a enfin offert une réflexion sur l'occupation des faubourgs des villes paléochrétiennes, grâce au réseau des premières églises attestées par les textes au-delà de l'enceinte.

Enfin, dans une dernière série de séminaires a été abordée la question des fortifications de hauteur, notamment à travers l'examen de la fouille récente du Katzenberg, près de Mayen (A. Hunold, *Die Befestigung auf dem Katzenberg bei Mayen und die spätrömischen Höhensiedlungen in Nordgallien*, Mayence, 2011). Cette monographie illustre parfaitement bien l'évolution de la mise en défense des régions de l'hinterland du *limes*, en même temps que la persistance d'une activité et d'une occupation en plaine (en l'espèce le *vicus* de Mayen, célèbre pour ses productions céramiques). Cette réflexion a permis de réexaminer l'ensemble du réseau des sites fortifiés de hauteur, de part et d'autre de la vallée de la Moselle, ses oscillations chronologiques, l'occupation du territoire que cette politique reflète. Pour la France, où l'enquête archéologique est nettement moins avancée, seuls les sites de la Bure et de Cocheren-le Hérappel ont

fait l'objet d'une étude particulière dans le cadre du séminaire. Celui-ci s'est achevé sur l'examen de plusieurs fortifications routières, notamment celles de l'axe Cologne-Bavai, et sur celles de la côte (*litus saxonicum*), en s'appuyant sur l'exemple des sites britanniques, mieux documentés archéologiquement. Ce programme d'étude et d'enseignement est désormais considéré comme clos et fera place, en 2015-2016, à un séminaire consacré à l'étude des campagnes de Gaule du Nord.